

Fruits et légumes

[Les figues et les dattes \(poésie\).](#)

[Mau marché de Saint-Gratien \(nouvelle\).](#)

[La longue marche \(nouvelle\).](#)

[L'Ombelle \(nouvelle\).](#)

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT
on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>
ou encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>
ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr**

Les figues et les dattes

J'aime par-dessus tout
La pulpe d'une figue bien juteuse

J'aime aussi
Dans la chair de la datte
Trouver le noyau
Et le suçoter fermement
Dès le petit matin
Je cours au marcher du Cygne
Acheter mes fruits préférés

Au retour
Tout le long du chemin
Je pense à la figue qui m'attend
Et patiente jusqu'à l'absolue délectation
De ma datte ferme mais pas trop
Molle mais pas tant

Au loin
Dès que je vois ma maison
J'accélère le pas
Sans m'en rendre compte
L'allure gagne en vitesse
Je finis par courir et bondir
Tout ça pour une datte, ou une figue
Tout ça pour un plaisir
Qui ne dure qu'un instant

Manquerait plus
Qu'un faux pas malheureux
Me jette dans le caniveau
Avec les chiens errants
Et les chats de gouttière

Ou bien encore
Que je perde la clef du bonheur
Celle introduite dans la serrure
Pour faire jouer la gâche à plaisir

Au marché de Saint-Gratien

L'habitude veut que je fasse les courses au marché de Saint-Gratien pour les fruits et les légumes. Par l'entrée latérale, à gauche, on trouve un socle en béton assez imposant. On ne sait quelle est la raison qui a bien pu germer dans la tête des constructeurs les invitant à déverser ciment et gravillons afin de construire un emplacement inutile. Depuis, j'y gare mon vélo, plus exactement celui de ma femme, car il a des sacoches. En général, il y a une remorque et un autre vélo, largement assez de place pour nous trois. J'y délaisse donc ma bicyclette sans y ajouter le cadenas puisque je peux aisément le surveiller.

Tout près, dans l'allée suivante, sont installés les frères Kassim. Ils sont trois. A cette heure matinale, ils ont largement le temps de s'occuper des clients peu nombreux. Je leur achète des oranges, les pamplemousses, en gros tous les agrumes qui ne poussent pas dans la région. Quelques courgettes, une aubergine, les légumes que la Provence nous envoie en attendant le réchauffement climatique.

Pour le reste, salade, pommes de terre, carottes, poireaux voire cerises et fraises quand c'est la saison, il y a une maraîchère et sa mère qui font parfaitement l'affaire. Je finis donc avec les frères Kassim, ils sont sympathiques, au dernier moment de la transaction j'ai droit à un kaki « Vous m'en direz des nouvelles ! » Ce sont de vrais marchands qui ont le sens du commerce et qui prennent soin de leurs clients. Ils cultivent rien en pleine terre, sinon le sourire pour vous inciter à revenir.

Je ramasse mes cabas, je glisse un petit bonjour à une dame que je croise régulièrement à cette heure puis je file retrouver la maraîchère. Et là, pas de maraîchère. Il y a bien l'étal, mais il est vide. Les toiles plastifiées d'un vert bouteille sont roulées et les armatures se dressent nues telles un esquif fantomatique qui aurait essuyé un mauvais coup de vent.

Dépité, j'hésite entre rejoindre le clan marocain pour compléter mes emplettes ou bien aller me fournir chez un cul terreux aimable comme une porte de prison. Il a le sourire carnassier, la main poilue et les ongles crasseux. Vous me direz que pour un paysan, cela n'a rien d'étonnant. Mais il a aussi du poil plein les oreilles, on dirait qu'il s'y est enfoncé des radis noirs et que la queue en dépasse. Il a perçu mon hésitation, il se frotte la pogne et croise mon regard. Impossible de ne pas acheter chez lui. Je ne me sens pas la force de soutenir l'affront. Je m'approche tout penaud.

- Avez-vous de beaux poireaux ?

La question est doublement idiote. Des poireaux, il en a puisqu'ils forment une pile un peu plus loin. Quant à la beauté, peut-on décentement parler de beauté pour des poireaux ? Peut-on sans porter à rire, supposer que ce légume droit comme un i se compare à la Joconde, par exemple. Ou bien le Trafalgar de Sir Joseph Mallord William Turner, si l'on préfère les marines. La réponse est non.

- Je vous en mets une livre ?

Je propose un oui dubitatif. La livre, je ne sais pas bien ce que ça représente. Le kilo, je vois bien, mais la livre est une mesure désuète qui n'a plus cours que chez le bouseux d'antan. Y en a trop, mais je n'ose pas réclamer. Il enrobe le produit dans un papier journal, ça ne me plaît pas beaucoup. Je n'ai qu'une envie, déguerpir au plus vite. Je demande quand même : « Deux kilos de pommes de terre, pour la purée, une poignée de cerises et une barquette de fraises. »

Je sens bien que je ne parle pas la langue qui va avec le commerce, mais il me sert quand même. « Approchez votre sac ! » Il fourre les patates en vrac sur les produits de la concurrence, remplit une poche avec une poignée de cerises. « Mettez-en deux autres. »

- Ça fera une livre...

Je suis tenté de lui répondre « C'est vous qui voyez ! » mais je garde cette réplique pour une autre fois. « Et une cagette de fraises qui font 12. » La formule est lapidaire et sur le coup, je ne

comprends pas de quoi il parle. À vue d'œil, y a plus que douze fraises et si on compte tout, on s'éloigne du résultat. C'est lorsqu'il tend la main que je comprends. « 12 francs ! » que je lui dis bêtement. J'associe le personnage avec le temps jadis, encore heureux que je n'ai pas ajouté « nouveaux » à francs. Il me regarde d'un œil noir, il doit se demander si je me moque de lui ou bien si je suis le dernier des crétins. Je pense qu'il opte pour la dernière option. J'ouvre mon porte-monnaie et je sors ma carte bleue. Il lève le bras et pointe du doigt une ardoise 'Ni carte ni chèque.'

- J'ai pas la machine !

Je regarde mon porte-monnaie avec désespoir car je n'ai plus un rond valide.

- Je repasserai, en attendant, je vous laisse le tout...

Je m'apprête à restituer la marchandise, trop content d'oublier ce passage malheureux. J'ai bien dans l'idée de ne pas revenir.

- Non, gardez tout, vous paierez plus tard.

Plus tard, quelle drôle d'idée. A condition de s'en souvenir. Et j'ai oublié qu'entre temps, il y avait les grandes vacances.

De retour de Port Barcarès, un joli coin de paradis couleur béton, je file au marché remplir le frigo qui crie famine. Je fais mon circuit habituel, pour finir par la maraîchère. « Votre mère n'est pas là aujourd'hui ? »

- Elle fait des examens pour le cœur.

- C'est pas grave au moins ?

- Non, me répond-elle, tout en remplissant de jolis petits sacs en plastiques.

La mémoire m'est revenue pile à ce moment-là, le Euréka lumineux « Quel con ! »

- Pardon ? questionne la maraîchère quelque peu surprise par l'indétermination de l'exclamation.

- Excusez-moi, ça n'a rien à voir avec vous.

La voilà soulagée, mais en guise de châtiment, je n'ai pas droit à ma dégustation habituelle. « Je viens de me rappeler que je n'ai pas payé votre collègue. »

- Le vieux cochon qu'était derrière !

Collègue n'est donc pas le terme approprié. J'aurais bien aimé savoir le genre de cochonnerie qu'ils ont pu faire tous les deux, mais je garde pour moi cet intérêt soudain pour la vie maraîchère. « Il est mort le bestiau, un coup au cœur. Il n'a pas dû digérer les sous que vous lui avez soulevés. C'est un vrai grippe-sou. Faites pas cette tête-là, c'était une blague ! ».

Après renseignements, j'apprends qu'il est enterré au cimetière de Pantin. J'aurais pas cru, je l'aurais plutôt vu dans l'Oise, dans un trou paumé quelconque, il n'en manque pas.

Me voici donc au cimetière susnommé. J'arpeute les allées avec le numéro de la tombe en main. Je tombe face à sa tombe, ça tombe bien.

'Ci-gît un cul terreux de basse fosse !'

Il y a des fois, les cimetières, ça fait relativiser la vie. Mon attention est attirée par un autre texte écrit en plus petit, au bas de la stèle.

'Mettez l'argent que vous me devez dans la petite fente si vous ne voulez pas que je vienne vous tirer les pieds durant votre sommeil.'

Je ne crois en rien, ce n'est pas pour croire aux sornettes d'un bouseux, qui plus est, décédé. L'histoire de la tombe est une plaisanterie formidable. Vous n'allez pas le croire, mais je suis devant la porte du cimetière, celle qui donne sur la départementale menant à la porte de Pantin. Et tout de même, je fais demi-tour pour régler mes dettes. Avec les marchands de fruits et légumes, faut pas

plaisanter, la terre et eux, ce sont de vieilles connaissances et on ne peut pas toujours savoir quel pacte elle a passé avec les habitants du dessous.

Fin

La longue marche

Mateo s'est levé bonne heure. De Pontance jusqu'à sa campagne, il a deux longues heures de marche. Il a prévu de monter les outils et la grosse pince à rivets pour réparer la cuve à eau. Un trophée piqué aux Boches pendant la guerre et dont il était fier. Même s'il avait droit à un quinzième de temps pour arroser en prélevant sur « la source », il préférerait avoir de la réserve en cas de forte sécheresse. La charrette à bras a été chargée la veille, il n'a donc qu'à partir. Un café et deux grandes tartines beurrées constitueraient son petit-déjeuner. A mi-chemin, il s'arrêterait pour faire une pause. A l'ombre du grand châtaignier, il installerait la couverture et sortirait le gros morceau de pain coupé en deux et arrosé d'huile d'olive. Entre les larges tartines, il avait disposé deux grosses sardines et quelques rondelles de tomate. Il mettrait la bouteille de vin de pays à refroidir dans l'ancien abreuvoir puis il repartirait tranquillement, mais sans tarder, à cause du soleil. Jusqu'à onze heures, le sentier est ombragé, mais après, la chaleur s'abat inexorablement comme une masse sur l'enclume.

Tout s'est donc déroulé comme prévu. En chemin, il a croisé pépé qui binait ses salades. Des salades, il n'y en avait guère, il ne reste qu'un bout de terrain aride sur lequel pépé s'échine inutilement. Il n'a plus toute sa tête et il voit son champ comme il l'avait laissé avant la maladie. Pépé a rejeté sa casquette en arrière « Bonjour Maurice, à quand la réparation du moulin à sel ! » Mateo lui répond d'un signe de tête, il ne sert à rien de chercher à le dissuader qu'il n'est pas Maurice le maire de la commune, ni que les moulins à sel n'existent que dans son esprit. « On s'y met au plus vite ! » ajoute-t-il pour couper court à la discussion.

La montée est raide jusqu'à l'abreuvoir, c'est la raison pour laquelle Mateo fait une pause. Il a mangé et bu sa rasade de vin comme d'habitude. Il a une pensée pour sa femme morte depuis bientôt 5 ans et fait le signe de croix avant de se relever. Il ne croit pas en Dieu, mais il a gardé l'habitude.

Pour la suite du chemin, il faut traverser un bois touffu. Il y fait frais. Dans un enclos, se trouvent deux chevaux. Aussi loin que remonte sa mémoire, Mateo voit ces deux bêtes la tête au ras du sol broutant l'herbe. Seule l'ancienne bâtisse de monsieur le comte a changé, elle finit de se délabrer. Le toit s'est effondré l'an passé. Après, il y a un passage délicat. Le sentier qui suit la canalisation de « la source » est à moitié effondré et donne sur une ravine qui se termine une centaine de mètres en contrebas. Mais Mateo a l'habitude. Il faut obliquer légèrement vers le haut de la pente et laisser filer dans le sens de la descente.

Il n'est pas loin de onze heures lorsque Mateo entrevoit sa campagne dans le dernier virage. L'homme peut être fier de lui, il a mené bon train et il est même en avance sur l'horaire prévu. Pourtant, il semble inquiet. Il a arrêté sa progression, ce qui n'est pas dans ses habitudes. La citerne n'est pas tout à fait à sa place, il le jurerait. Il repart en accélérant le pas. Il n'a plus qu'une idée en tête, arriver au plus vite. La précipitation sur ces mauvais sentiers n'est jamais bonne, à la première pierre solide, ancrée profondément dans le sol, la charrette verse sur le côté. Tout à ramasser. Il s'énerve. Au lieu d'organiser son chargement astucieusement, il jette tout pêle-mêle. La charrette à bras est bancal et difficile à conduire droit. Il doit redoubler d'efforts. Là où le quart d'heure aurait suffi pour finir, il lui faut plus d'une demi-heure. Le soleil se met de la partie, Mateo transpire comme un bœuf. Il est assoiffé, il ingurgite les trois-quarts du litron. C'est un vin fort en alcool. Ajouté à la chaleur, il produit un effet dévastateur. La charrette verse à nouveau, cette fois, il abandonne son chargement au milieu du chemin. Il se saisit du fusil et de la cartouchière. Il enfonce sa casquette jusqu'aux oreilles et court plus qu'il ne marche pour en finir avec les derniers mètres.

La cuve est renversée, le terrain dévasté. Les pieds de tomates qu'il avait plantés sur la meilleure partie, arrachés. Les courges éventrées, les salades étalées ont commencé de se flétrir. Des groseilliers et des framboisiers, il ne reste que les tiges. Tous ses radis, retournés et mélangés avec la terre forment une bouillie desséchée. Devant ce carnage Mateo est atterré. « Salauds, je vais vous

crever ! » La clôture de fil de fer est renversée, ça ne fait aucun doute dans l'esprit de Mateo, les salauds, ce sont les cochons sauvages. Il n'a plus qu'une idée en tête, la vengeance. Il charge son fusil avec de la chevrotine de douze, il claque son arme pour le remettre en position et le voici parti pour une guerre sans merci. Une guerre contre ce monde sauvage qui hante les alentours. Il connaît l'ennemi, planqué dans les fourrés sur les contreforts de la Dent du Tigre. Un carnage, il n'a que cette idée en tête. Tuer, éliminer, détruire et ne laisser qu'un tas de cadavres.

Ce ne sont plus des cochons sauvages qu'il voit, mais des monstres sortis des profondeurs de la terre. Avant de quitter sa campagne, il a fini son litron et bu une bonne rasade du deuxième, celui qu'il laisse d'une fois sur l'autre, planqué dans la rigole qui sert à l'arrosage. Un filet d'eau suffit à remplir le fond qui fait une rétention d'eau fraîche. Il recouvre le tout de feuillage. Au premier coup de fusil, il plume un sapin agité par la brise. Au deuxième coup, il pulvérise un moineau, au troisième, il ne sait pas et ne saura pas ce qu'il a atteint. Peut-être un animal dressé sur ses pattes arrière, enfin, c'est à espérer. Ce sera sa dernière vision avant de basculer en arrière et d'atterrir plus bas, beaucoup plus bas, dans la vallée de la Banquière, l'autre vallée, celle qui rassemble les habitants du village des Ambrins, les ennemis de toujours. Ceux qui ont volé les pâtures de la Bastille Forte et qui viennent parfois dans les parages chasser le sanglier.

Fin

L'Ombelle

Que nous est-il arrivé ? Nous étions au paradis et nous voici en enfer. De quel fruit avons-nous transgressé l'interdit ? Nul au village ne saurait le dire. Mais tout a commencé avec l'arrivée de l'Ombelle.

Un matin de novembre, elle et sa mère, se sont installées à la sortie du village, à l'écart comme on dit. Un lieu pas tout à fait chez nous, mais quand même un peu.

Au départ, tout alla pour le mieux. Elle était belle, souriante et avait une parole agréable pour chacun, même pour « le vieux », celui qui possède la moitié du village en nombre d'arpents de terre labourable. En la découvrant pour la première fois, il a parlé du malin qu'a jeté chez nous un des siens qu'il ne voulait plus. Mais sinon, tous ne voyaient en Ombelle qu'une aubaine. Surtout les jeunes que nous étions. Les autres filles, de bonnes paysannes, ne regardaient pas la belle avec le même intérêt, sauf peut-être Marie la rosse qu'aimait pas les garçons.

Quelque temps après, elle commença à rapporter des prés d'en haut sa production pour le marché du mardi. On disait les prés d'en haut, mais personne n'en a jamais vu la moitié d'un arpent. Elle arrivait de bon matin, une charrette chargée des plus appétissants légumes et de fruits magnifiques qui nous faisaient rêver, nous autres. Tous ses produits étaient aussi beaux que bons et la concurrence était rude. Les marchands de la ville ne s'y trompaient pas et ne montaient au pays que pour elle. Mais lorsqu'elle avait tout vendu, alors seulement ils revenaient vers nous, regardaient avec dédain notre production. Au tiers du prix, nous avions du mal à vendre.

Un jour, nous avons décidé d'espionner la belle. Il fallait savoir quelle était cette terre miraculeuse qui enfantait de si belles choses et par-dessus tout, où se trouvait la source d'eau pure qui nourrissait le sol. Tous, nous avons tenté notre chance. Quand Ombelle avait fini son marché, elle se reposait au café du Marcel en buvant une limonade. A midi sonnait, elle remontait dans sa pâture. Devant chez elle, la belle abandonnait sa charrette et laissait la mère préparer le repas. Puis elle finissait le chemin à pied. Lambert fut le premier à la suivre. Arrivée à l'ancienne bergerie, elle profitait de la clairière pour la cueillette. Là, elle trouvait le fenouil, quelques brins de thym, serpolet et de la camomille sauvage. A l'automne, elle fouillait le moindre interstice cueillant les cèpes, les trompettes de la mort et les vesses-de-loup. Elle prenait un temps infini pour sa cueillette. Lambert, caché plus haut dans un bosquet, fut aussi le premier s'endormir. Au réveil, la belle avait disparu. Puis ce fut le tour au Pierre des Bastides noires. Le temps passa, mais aucun ne réussit à échapper au sommeil.

Une autre stratégie se mit en place. La demande en mariage. Philibert des Bas Prés, le Jean du Pont au Mûres, et bien d'autres, perdirent leur temps à amadouer la belle. « Le vieux » envoya son fils auprès de la mère avec une liasse de billets de mille francs. « Je dirai à Ombelle, mais c'est Ombelle qui décidera ! » Et Ombelle ne décida rien.

Enfin, ce fut à mon tour de percer le secret de la belle. J'avais bu trois grandes tasses de café très fort, du café de la boîte avec un lion rouge dessiné dessus, celui qui vient d'Italie. Je m'étais caché dans le bosquet et j'avais accroché mes cheveux à une ronce ainsi dès que ma tête piquait en avant, les cheveux tirés en arrière me réveillaient sinon, c'étaient les épines lorsqu'elles se plantaient dans mon dos. Elle avait fini de remplir son panier quand l'astre solaire avait dépassé son zénith. Elle s'échappa d'un coup par une trouée dans les ronciers. Je m'y jetai comme je pus, m'y arrachant la peau. La belle était fine et elle pouvait aisément se faufiler. A force de persévérance, je réussis à la localiser dans une clairière où la lumière tombait d'on ne savait où. J'avais la peau déchiquetée, mais la souffrance n'était rien à côté du plaisir d'avoir déjoué la ruse d'Ombelle.

Je ne sais pas si j'ai rêvé, ou bien si mon esprit m'a joué un tour, mais je jure l'avoir vu faire l'amour avec la terre. Nue, elle dansait parmi les fruits et les légumes. Sa beauté parfaite enchantait le regard. Satanée bestiole qui me fit sursauter. Une fouine certainement ou bien une belette ou

encore un mulot. Ombelle se figea, elle me vit évidemment, et disparut.

Le lendemain, sa maison était vide. On a dit qu'elle était partie avec un bellâtre italien qui passait par là. Depuis, notre village est maudit. L'eau a pris un mauvais goût. Les fruits et les légumes sont ridicules et pourrissent trop vite. Pendant un temps, au moindre passant autre que du village nous avons jeté des pierres. Petit à petit, plus personne n'est venu. Cela ne nous a guère étonnés, trop habitués à vivre entre nous. Et jamais, vous m'entendez, je n'ai retrouvé cette clairière enchantée où fruits et légumes illuminaient la terre brune qui les couvrait.

Bien plus tard, Philibert décida de descendre à la gare pour aller commander une nouvelle pierre pour la presse, là il pourrait soutirer des informations auprès du conducteur de la micheline qui était au courant de tout. Il revint au bout d'une demi-heure « Y a plus de chemin ! » hurlait-il comme un fou. Pas moyen de le faire taire. Lambert partit à son tour et revint pour conclure pareillement. Nous envoyâmes chacun d'entre nous aux quatre coins du village. Le résultat fut sans appel, plus rien n'entourait notre village à part le vide. Depuis nous vivons en maudissant Ombelle et tous les Italiens ainsi que les Barbares et les Wisigoths. Lorsque nous avons fait le tour de tous les étrangers à maudire, nous allons nous coucher pour tenter d'oublier. Je viens de souffler la bougie, mais je sais que je ne dormirai pas plus que d'habitude, car au milieu de la nuit, Ombelle viendra me chanter la chanson qui rend fou. Une ritournelle obsédante qui détruit votre esprit petit à petit, jusqu'à effacer le peu de mémoire qu'il vous reste.

Fin